

Sylvie FREYERMUTH
Université de Metz
Equipe *SCOLIA*
Université de Strasbourg II

L'économie de la reprise anaphorique : un révélateur de compétences stylistiques dans les écrits d'élèves en échec scolaire

Introduction

La reprise anaphorique, dans son acception linguistique et non pas rhétorique, constitue un mode de reformulation particulièrement efficace. Celui-ci, en dépit de sa fréquence dans les productions écrites, pose régulièrement des problèmes de maîtrise aux adolescents en échec scolaire¹. Cependant, bien que l'essentiel de l'étude d'ensemble menée ait été consacré aux incohérences anaphoriques, il a été nécessaire d'aborder préalablement les anaphores cohérentes. Celles-ci trouvent une large place dans les textes à dominante descriptive et narrative, alors que les anaphores incohérentes sont remarquables par leur nombre dans les textes à dominante argumentative. J'ai donc choisi de confronter diverses théories concernant l'emploi du pronom de troisième personne, puis concernant l'étude contrastive portant sur SN démonstratif, SN défini, Nom propre, SN et clitique de troisième personne (cf. notamment Kleiber, Corblin, Hawkin, Marandin)². Je ne développerai pas tous ces aspects dans cet article, mais je me bornerai à rendre compte succinctement de la théorie de J.-M. Marandin qui me paraît être la plus opératoire pour mon type de corpus.

Cette démarche a représenté pour moi l'occasion d'analyser de manière approfondie, sous un angle d'approche stylistique, les productions descriptives et narratives des élèves. Je

¹ Le travail dont il est question est le fruit d'une recherche menée à la suite d'une demande que les instances rectorales d'Ile-de-France formulaient auprès du Centre de Recherches Linguistiques (CRL) de l'Université de Paris X-Nanterre, dont j'ai fait partie de 1992 à 1996, à savoir l'analyse de l'échec scolaire en filières professionnelles. Le corpus a été ainsi constitué de textes recueillis auprès de jeunes gens âgés de 15 à 17 ans (voire 19 ans) et scolarisés dans des établissements professionnels d'Ile-de-France afin d'y passer un CAP (Certificat d'Aptitude Professionnelle), formation propre aux sections d'enseignement dans lesquelles l'articulation entre les connaissances théoriques et les savoir-faire pratiques est tellement douloureuse.

² Cf. S.-A. Freyermuth, 1996.

propose donc d'exposer dans mon étude la répartition SN démonstratif / SN défini dans le cadre théorique de J.-M. Marandin, ce qui m'a conduite à découvrir — non sans surprise tant les problèmes syntaxiques et orthographiques parviennent à créer un effet d'écran discréditant ces écrits — que les élèves mettent en œuvre de réelles compétences dans le choix et le maniement des différentes possibilités de reformulation.

1. La répartition SN démonstratif / SN défini : brefs préliminaires

Comme cela est largement accepté actuellement, la reprise anaphorique par le pronom clitique de troisième personne permet d'assurer la cohésion textuelle et discursive en maintenant une continuité entre la situation (linguistique ou extralinguistique) saillante abritant le référent, et la phrase-hôte du pronom. A l'inverse, la présence du nom propre (désormais NP) à la place du pronom provoque un effet de rupture en déclenchant à chacune de ses occurrences toute une série de calculs, incompatible avec un effet de continuité.

A cet égard, j'ai sélectionné dans le corpus un texte narratif (voir le texte retenu en annexe) tout à fait remarquable par la distribution de ses expressions référentielles. Le texte apparaît comme coupé en deux parties relativement égales : la première voit alterner la reprise tantôt par un SN, démonstratif en première mention, défini ensuite, tantôt par le clitique *elle*, sans oublier l'adjectif ou le pronom possessif qui ne retiendront toutefois pas notre analyse ici. La seconde partie est dominée par l'emploi quasi-systématique du NP *Zodalte*. Compte tenu des contraintes éditoriales, je ne traiterai pas ce dernier aspect.

Si j'ai choisi de privilégier le cadre d'analyse de J.-M. Marandin (1986, p. 75-89) à l'intérieur d'un cadre théorique plus vaste (les écrits étant extrêmement denses et riches à ce sujet³), c'est qu'il correspond le mieux à mon terrain d'étude qui est constitué de textes produits par des élèves. En l'occurrence, je traiterai ici le SN démonstratif par opposition au

³ Outre les travaux des linguistes abordés dans cette étude, on peut également citer ceux de D. Apothéloz et C. Chanet (1994), W. De Mulder (1990). Il faut aussi signaler le n° 85 de *Pratiques* (1995), entièrement consacré aux reprises démonstratives et réunissant les articles de A. Auricchio, C. Masseron et C. Perrin, M. Charolles, M.-J. Reichler-Béguelin, C. Schnedecker, et B. Wiederspiel.

SN défini⁴ à la lumière des trois niveaux conceptuels élaborés par J.-M. Marandin, et j'appliquerai ces derniers à la première partie du texte narratif étudié.

2. L'approche ternaire de J.-M. Marandin

La distinction de trois niveaux d'analyse constitue une des spécificités de l'approche de J.-M. Marandin : il s'agit des niveaux *lexical*, *énonciatif* et *textuel*, trois ordres non *hermétiquement* séparés (1986, p. 75). Pour l'étude de mon texte, je m'attacherai essentiellement aux deux derniers niveaux d'analyse.

2.1- Le niveau énonciatif

J.-M. Marandin conçoit son analyse dans le cadre d'un enchaînement d'énoncés — il s'agit ici du niveau énonciatif —, le SN démonstratif occupant exclusivement, dans son étude, une position thématique. Ce linguiste remarque que l'emploi du démonstratif est traditionnellement associé à un changement de point de vue et rejoint en cela la notion de *point de vue* utilisée par F. Corblin, celle de *sujet de conscience* propre aux analyses de la polyphonie et enfin celle d'*empathie* définie par S. Kuno (J.-M. Marandin, 1986, p. 83). Mais il s'écarte de telles définitions pour reprendre celle de Fuchs-Léonard⁵, et particulièrement leur notion de *visée*, cruciale dans la distinction anaphore définie / anaphore démonstrative.

J.-M. Marandin remarque en effet qu'en cas d'identité de point de vue, SN défini et SN démonstratif sont interchangeables, alors que seul le SN démonstratif est possible lorsqu'il y a « disruption des repérages de point de vue » (1986, p. 85).

C'est à cet égard que l'approche de J.-M. Marandin est extrêmement importante pour la compréhension des productions d'élèves, et notamment dans le cadre d'exercices comme la suite de texte. Abordons le **TN19** reproduit en annexe qui s'ouvre sur :

Nous étions totalement émus de voir **cette momie** dans un si bonne état.⁶

⁴ J.-M. Marandin, à l'instar de G. Kleiber, défend l'idée de distribution complémentaire SN défini / SN démonstratif, alors que F. Corblin ne le fait pas.

⁵ J.-M. Marandin renvoie aux travaux de 1979.

⁶ L'orthographe des textes d'élève a été exactement retranscrite.

Si l'on adopte l'analyse de J.-M. Marandin, l'apparition de l'anaphore démonstrative doit manifester un changement de point de vue :

[...] l'anaphore démonstrative apparaît alors comme la condition de possibilité d'un point de vue sur un objet construit contextuellement, différent de celui qui a présidé à son introduction ou à sa construction dans la séquence textuelle. (1986, p. 85)

Or il se trouve justement que dans les faits, l'élève est obligé de « prendre le train en marche », si l'on peut dire, et pour réussir pleinement l'exercice en respectant les lois du genre, il devrait couler sa prose dans l'empreinte laissée par le point de vue du narrateur du texte à poursuivre. Toute la difficulté pour des élèves qui se perçoivent eux-mêmes comme victimes de l'échec scolaire, réside dans cette capacité à assurer la transition entre le texte de départ et le leur, sans que l'on s'aperçoive du changement d'auteur / narrateur.

Il me semble qu'ici, le SN démonstratif est non seulement le signe de la modification du point de vue (ce qui n'implique pas forcément le changement de narrateur), mais surtout celui du changement de l'auteur. Celui-ci semble en effet condenser dans le SN démonstratif tout ce qui a été décrit précédemment à propos du **corps**, et cela afin de pouvoir partir sur une nouvelle base, la sienne. L'élève apprenti-auteur, par l'emploi du SN démonstratif **cette momie**, prend en quelque sorte possession du texte, et il le fait parfaitement en respectant la *grammaire du nom recteur*, selon les termes de J.-M. Marandin, et en respectant la logique énonciative. J.-M. Marandin affirme en effet (1986, p. 85) :

Si le point de vue d'un personnage (ou de l'auteur intervenant dans son texte) peut être décrit comme la simulation d'une énonciation, l'anaphore démonstrative semble tout à fait à même de permettre le passage « d'une énonciation à une autre »⁷ (associée à des personnages différents) à propos d'objets qui sont construits dans l'une d'entre elles. Elle ne serait pas le signal d'un changement de point de vue mais ce qui le rend possible.

Ainsi, on remarque que le passage cité en référence constitue une espèce de transition entre le texte de Poe et celui que produit l'élève, un passage de relais en quelque sorte. En effet, la momie est tout d'abord décrite sous l'angle de son apparence (*dans un si bon état, [...] la momie suivie la lumière d'un regard vif. Dans ces yeux de verre ont y voyai une petite*

⁷ J.-M. Marandin renvoie pour ce concept à Simonin-Grumbach (1975).

étincelle jaune qui brillait de plus en plus.), comme c'est le cas dans le texte de Poe, puis ce qui appartient en propre au nouvel auteur vient s'y surajouter : il s'agit de la description du comportement de la momie (**La momie** poussa un cri aigu et ce leva.). La fuite de M. Gliddon, qui ne correspond pas vraiment à ce que la logique du texte de Poe pouvait laisser attendre de ce personnage, vient également renforcer l'idée de la marque du changement d'auteur matérialisé par le SN démonstratif *cette momie*. En effet, le narrateur de Poe présente M. Gliddon comme un éminent spécialiste de l'Égypte ancienne (*Par bonheur, M. Gliddon était de la partie, et il nous traduisit sans peine les signes, qui étaient simplement phonétiques et composaient le mot Allamistakeo.*), et non pas comme l'individu impressionnable du texte de l'élève qui disparaît de la circulation au moment le plus intéressant (*M. Glidon, lui, parti en courant avec des grandes enjambées. [...] Nous restâmes quelques heures avec la momie et toujours sans nouvelle de M. Glidon.*). Enfin, le texte de l'élève consiste dans sa plus grande part en un rapport de l'échange qui a eu lieu entre les explorateurs et la momie. Et l'on peut même avancer (en anticipant quelque peu sur la partie consacrée au nom propre), que l'élève s'est totalement approprié le texte lorsqu'il baptise la momie du nom de Zodalte et qu'il fait entendre sa voix sous la forme du discours indirect libre (**Zodalte** nous parla comme si **elle** voulais qu'ont sache tous avant que son cœur s'éteigne à jamais. **Elle** était la fille d'un dieux nommé Zoldé. Sa mère était la coupable. Elle avait tué **Zodalte** pour pouvoir prendre le siège de la royaumeté, et le futur épous de **sa fille**.).

D'autre part, J.-M. Marandin caractérise l'anaphore démonstrative par le mouvement qu'elle instaure du SN démonstratif vers la source qu'elle réinterprète. « [...] lorsque l'élément-source, précise J.-M. Marandin, est construit à partir d'un ou plusieurs énoncés du contexte gauche : construction et réinterprétation sont simultanés. » (*op.cit.* p 85) Il emprunte alors à R. Barthes (1970) le concept de *nom* élaboré dans son étude de la *Sarrasine* de Balzac et d'un fragment d'un roman de Zola⁸, concept qui me paraît ouvrir des perspectives à

⁸ Les fragments sont les suivants :

(i) *Ce visage noir était anguleux et creusé dans tous les sens. Le menton était creux ; les tempes étaient creuses ; les yeux étaient perdus en de jaunâtres orbites. Les os maxillaires, rendus saillants par une maigreur indescrivable, dessinaient des cavités au milieu de chaque joue. Ces gibbosités [? Les gibbosités], plus ou*

l'interprétation pragmatique de l'anaphore et à l'intervention du cognitif dans la résolution des expressions référentielles. Appliquant ce concept au SN démonstratif, J.-M. Marandin en retient chez Barthes la définition suivante:

Quiconque lit le texte rassemble certaines informations sous quelques noms génériques et c'est ce nom qui fait la séquence ; la séquence n'existe qu'au moment où et parce qu'on peut la nommer, elle se développe au rythme de la nomination qui se cherche et se confirme.

J.-M. Marandin estime donc que le SN démonstratif apparaît comme l'un de ces *noms*, imposés à la lecture par le texte. Abordons à présent le dernier niveau d'analyse, lié à celui-ci dans la mesure où ils ne sont pas hermétiquement séparés, niveau dans lequel nous essaierons de préciser le concept de *nom* que nous appliquerons aux productions narratives des élèves.

2.2- Le niveau textuel

J.-M. Marandin définit le concept de *nom* en s'appuyant sur les deux exemples traités par Barthes et reproduits dans la note précédente. Il montre que dans le cas (i), le SN démonstratif *ces gibbosités* représente les parties du visage précédemment énumérées, alors que le déterminant défini aurait provoqué l'assimilation de *gibbosités* à ces parties déjà décrites. Selon J.-M. Marandin, le SN démonstratif, en bloquant l'énumération, transforme de ce fait la description en séquence dont il devient lui-même le *nom*. Dans l'exemple (ii), J.-M. Marandin perçoit le SN démonstratif *Cette plaie* comme le *nom* de la séquence qu'il inaugure, assumant en cela à la fois le rôle de l'anaphore et celui de la cataphore.

Il apparaît donc que le SN démonstratif est extrêmement efficace pour délimiter des phases ou séquences textuelles, ce qui, du reste, est tout à fait compatible avec le phénomène de changement de point de vue, donc avec l'effet de rupture que G. Kleiber a très bien mis en évidence, à un autre niveau, dans la discontinuité imposée par le démonstratif par rapport au

moins éclairées par les lumières, produisaient des ombres et des reflets curieux qui achevaient d'ôter à ce visage les caractères de la face humaine. (Balzac)

(ii) *Il /Laurent/ rabattit le col de sa chemise et regarda la plaie dans un méchant miroir de quinze sous accroché au mur.*

Cette plaie [**La plaie**] *faisait un trou rouge, large comme une pièce de deux sous ; la peau avait été arrachée, la chair se montrait rosâtre, avec des taches noires ; des filets de sang avaient coulé jusqu'à l'épaule, la morsure paraissait d'un brun sourd et puissant ; elle se trouvait à droite, au dessous de l'oreille. Laurent, le dos courbé, le cou tendu regardait, et le miroir verdâtre donnait à sa face une grimace atroce.* (Zola)

cadre des circonstances d'évaluation propre à l'interprétation du SN défini. Quel que soit le niveau d'analyse, on remarque ici une constante dans les propriétés du SN démonstratif : la disjonction par rapport au contexte ou la nouvelle orientation du propos.

Une telle interprétation est éclairante pour le TN que nous analysons. En effet, le SN démonstratif *cette momie* qui inaugure le texte de l'élève occupe une position charnière entre la séquence de la nouvelle de Poe et celle de l'élève qui lui succède⁹. De ce fait, le SN démonstratif assume un rôle à la fois anaphorique et cataphorique. Anaphorique de *corps*, parce que *momie* est l'équivalent de *corps* dans le sens de *dépouille mortelle*, mais aussi anaphorique de toutes les parties du corps détaillées au fil de la description, car elles y sont incluses. Il est d'ailleurs possible de remarquer une ambivalence du terme *corps*, à la fois cadavre embaumé et entité anatomique comprenant des membres. On pourra s'en rendre compte dans l'extrait suivant du passage du texte de Poe proposé aux élèves afin qu'ils en rédigent la suite:

[...] En défaisant la troisième caisse, nous découvriâmes enfin **le corps**, et nous l'enlevâmes. Nous nous attendions à le trouver enveloppé comme d'habitude dans de nombreux rubans, ou bandelettes de lin ; mais au lieu de cela, nous trouvâmes une espèce de gaine, faite de papyrus, et revêtue d'une couche de plâtre grossièrement peinte et dorée. Les peintures représentaient des sujets ayant trait aux différents devoirs supposés de l'âme et à sa présentation à différentes divinités, [...]. **De la tête aux pieds** s'étendait une inscription columnaire, ou verticale, en hiéroglyphes phonétiques, donnant de nouveau le nom et les titres **du défunt** et les noms et titres de ses parents.

Autour **du cou**, que nous débarrassâmes du fourreau, était un collier de grains de verre cylindriques, de couleurs différentes, et disposés de manière à figurer des images de divinités, [...]. **La taille**, dans sa partie la plus mince, était cerclée d'un collier ou ceinture semblable.

Ayant enlevé le papyrus, nous trouvâmes **les chairs** parfaitement conservées, et sans aucune odeur sensible. **La couleur** était rougeâtre; **la peau**, ferme, lisse et brillante. **Les dents et les cheveux** paraissaient en bon état. **Les yeux**, à ce qu'il semblait, avaient été enlevés, et on leur avait substitué des yeux de verre, fort beaux et simulant merveilleusement la vie, sauf leur fixité un peu trop prononcée. **Les doigts et les ongles** étaient brillamment dorés.

Tout d'abord, le terme *corps* est relativement neutre ; cela peut s'expliquer par le fait que dans la narration, il n'apparaît aux personnages que comme entité, volume à peine découvert et identifié. En fait, il n'y a *corps* que parce que les archéologues s'attendent, en de

⁹ Nous l'avons déjà vu *supra* en ce qui concerne le marquage du changement d'auteur, voire de point de vue.

telles circonstances et dans le réceptable qu'ils ont découvert, à trouver un corps¹⁰. Cela fait partie de leur représentation commune de la situation et de leur fonction d'égyptologue. Or la redénomination se fait par *le défunt*¹¹ et ce à l'issue d'une description qui confère une particularité à ce corps : il s'agit d'un être en quelque sorte socialisé (le texte fait référence à ses *noms* et *titres* ainsi qu'à ceux de ses parents) par un rite religieux (cf. tout le passage consacré aux représentations hiéroglyphiques de l'immortalité de l'homme, à la théogonie égyptienne), et donc reconnu comme *défunt* et non plus comme simple corps¹².

Pour reprendre le concept explicité par J.-M. Marandin, *défunt* prend en tant que *nom* le relais de *corps*. Or comment l'élève peut-il passer à la redénomination par *momie*? Outre le fait que le substantif apparaît dans le titre de la nouvelle (qui n'est pas forcément lu par l'élève), les caractéristiques du défunt sont bien celles d'une *momie* (conservation des chairs, des dents et cheveux, des ongles, parures rituelles), c'est-à-dire d'un défunt qui ne se décompose pas. En clair, dans les deux cas, *défunt* et *momie*, le SN clôt la séquence et en devient le *nom*. On remarquera que le narrateur (derrière lequel se cache l'auteur) emploie avec *défunt* un déterminant défini, ce qui homogénéise et rend cohésif le point de vue, alors que dans la suite, l'élève emploie avec *momie* un déterminant démonstratif, ce qui semble signaler, comme nous l'avons déjà fait remarquer *supra*, l'appropriation par le nouveau scripteur de la narration.

L'apparition de ce SN démonstratif comme borne à la séquence descriptive du texte de Poe produit un effet de concentration de toutes les caractéristiques du corps du défunt. En ce sens, *cette momie* est bien anaphorique. On peut se demander par ailleurs si, en vertu de sa

¹⁰ On pourra noter d'ailleurs que l'emploi d'un tel mot renseigne le lecteur sur le statut du narrateur. Il s'agit en effet d'un membre de l'expédition archéologique, puisque le pronom de première personne est employé, de telle manière que c'est avec les yeux de ce personnage que le lecteur découvre aussi la scène. Nous avons donc affaire à un cas de *focalisation interne*. Pour plus de précisions sur ces phénomènes et les concepts de *focalisations interne, externe* et *zéro*, qui y sont corrélés, voir G. Genette, et notamment *Figures II* et *III*, Le Seuil, 1966, 1969, 1972.

¹¹ Je décompose ici l'amalgame préposition / déterminant dû au SN en position de complément déterminatif.

¹² A cet égard l'étymologie est claire puisque le *défunt* est « celui qui a accompli sa vie » (du latin *defunctus*, participe passé du verbe *defungor, defungi*, qui signifie *accomplir*, mais aussi *payer sa dette*, et donc par une belle métaphore, *en être quitte avec sa vie*, autrement dit, *avoir accompli ce que l'on devait mener à son terme*).

position charnière¹³, ce SN renvoie également au texte subséquent, de telle sorte qu'il remplisse une fonction cataphorique, assumant alors à lui seul la double caractéristique d'ana-cataphore, concept discuté par G. Kleiber (1992, pp. 89-98)¹⁴. Rappelons le texte de l'élève :

Nous étions totalement émus de voir **cette momie** dans un si bonne état.
 Au bout de quelques minutes d'observation M. Glidon bougea la lumière de gauche à droite.
 Petit à petit **la momie** suivie la lumière d'un regard vif. Dans ces yeux de verre ont y voyai une petite étincelle jaune qui brillait de plus en plus.
 M. Glidon, complètement émus resta bouche bée. Mes deux autres compagnons et moi même étions tous aussi surpris.
La momie poussa un cri aigu et ce leva.

Le SN démonstratif apparaît bien ici comme la conclusion d'une séquence et l'ouverture d'une autre qui mettra en scène le réveil de la momie et son discours. Voilà pourquoi le concept d'ana-cataphore me semble approprié en l'occurrence. On peut d'ailleurs noter qu'une fois qu'il a pris le relais de la narration, l'élève poursuit son texte en employant *la momie*, le déterminant défini étant la preuve de la cohésion du point de vue attaché au personnage animé par le nouveau scripteur.

J.-M. Marandin met enfin en place les notions d'*objet de discours* (ODD) et d'*ingrédient* dans le cadre de l'anaphore associative (1986, p. 87) :

[...] le SN démonstratif fait émerger un objet en le construisant à partir des ingrédients d'un objet déjà introduit dans la séquence textuelle, et il vaut comme un nom de ce nouvel objet. [...] Si le SN démonstratif a bien le statut de nom d'objet, il saisit cet objet dans sa globalité. [...] Dans leur interprétation anaphorique, un syntagme démonstratif thématiqué vaut comme nom d'objet alors qu'un syntagme défini vaut comme nom d'ingrédient.

Ainsi, pour reprendre le raisonnement de J.-M. Marandin appliqué directement au « texte de la momie », on a affaire avec *corps* à un premier objet de discours comprenant plusieurs ingrédients : *le papyrus* qui l'enveloppe, les inscriptions qui s'étendent de *la tête aux*

¹³ J.-M. Marandin précise (1986, p 88) : « L'occurrence d'un syntagme démonstratif thématiqué y sera alors prise comme *une marque de clôture d'un segment associé à un objet et d'ouverture d'un segment associé à un autre objet*. » Pour la notion d'objet, voir *infra*. D'autre part, il faut noter que J.-M. Marandin s'est volontairement limité au SN en position thématique. J'estime que son analyse fonctionne aussi bien pour des SN occupant une autre position, comme c'est le cas dans les exemples que nous étudions.

¹⁴ Dans cet article, G. Kleiber discute les positions respectives de M. Kesik et A. Henry sur l'ana-cataphore et fait remarquer que la cataphore peut aussi bien se transformer en anaphore pour peu que l'on agisse sur l'agencement des propositions dans lesquelles elle apparaît. En revanche, dans certains cas, cette manipulation n'est pas possible. Ainsi « définie en des termes textuels » la cataphore « n'est pertinente qu'au niveau des emplois ». (p. 94)

pieds. Le *défunt* peut apparaître alors comme un second objet de discours, défini à partir des ingrédients de l'objet premièrement mentionné (*corps*), et comprenant d'autres ingrédients, détaillés dans la séquence suivante (*cou, taille, chairs* etc.). Le SN démonstratif *cette momie*, employé par l'élève pour débiter son texte, est, dans la suite logique de l'extrait de Poe, l'objet de discours 3 construit à partir des ingrédients qui ont développé l'objet de discours 2. On assiste ici à un véritable glissement d'un objet de discours à un autre, glissement qui assure l'avancée du texte, ou sa dynamique, pour reprendre les termes de D. Apothéloz. J.-M. Marandin reconnaît cette métamorphose et affirme (1986, p. 88) :

Les objets de discours se transforment dans un texte; l'anaphore démonstrative est un des vecteurs de langue privilégiés de ces transformations dans le texte.

Le choix ainsi fait d'une expression référentielle donnée comme marqueur des différentes séquences d'un texte s'inscrit dans une analyse macro-syntaxique¹⁵ (D. Apothéloz, 1995-a, p. 72) qui permet d'envisager une analyse textuelle du phénomène. D. Apothéloz précise plus avant (1995-a, p. 291) :

Certains linguistes se sont avisés que les expressions référentielles pouvaient avoir pour fonction subsidiaire (subsidiaire dans le sens où leur fonction première demeure l'identification d'un objet) de marquer des phrases de la progression textuelle, notamment la frontière initiale ou terminale de secteurs de textes présentant une certaine homogénéité sémantique ou pragmatique.

3. Conclusion

Nous espérons avoir montré ici que le jugement très négatif porté a priori sur ce type de production écrite, en raison des problèmes de syntaxe et d'orthographe importants, peut être considérablement nuancé dès lors qu'on s'attache à analyser les expressions référentielles. Celles-ci sont en effet révélatrices d'une conscience de l'élève par rapport au texte-source et à son propre texte, qu'il s'agisse du moment où il s'arrime à l'extrait, de celui où il opère une transition entre la source et sa propre création, pour finalement consacrer l'appropriation définitive de l'histoire et de son écriture.

¹⁵ C'est dans cette perspective que travaille l'équipe formée par D. Apothéloz, A. Berrendonner et M.-J. Reichler-Béguelin.

ANNEXE

TN19- C142 B- Coiffure¹⁶ :

Nous étions totalement émus de voir **cette momie**¹⁷ dans un si bon état.

Au bout de quelques minutes d'observation M. Glidon bougea la lumière de gauche à droite.

Petit à petit **la momie** suivit la lumière d'un regard vif. Dans ces yeux de verre on y voyait une petite étincelle jaune qui brillait de plus en plus.

M. Glidon, complètement ému resta bouche bée. Mes deux autres compagnons et moi-même étions tous aussi surpris.

La momie poussa un cri aigu et se leva.

M. Glidon, lui, parti en courant avec des grandes enjambées. Nous étions plus que trois en sa compagnie. **Elle** se leva, ne bougea plus, et sourit. Nous nous approchâmes d'**elle** avec un pas hésitant. **La momie** nous remerciait d'être venu **la** délivrer des griffes du mal. **Elle** disait que nous étions des dieux venus d'un monde proche du sien. Nous restâmes quelques heures avec **la momie** et toujours sans nouvelle de M. Glidon. Je **lui** demandai de quel monde, de quel dieu auquel **elle** nous comparait. **La momie** ne répondit à aucune de nos questions. C'était comme si on devait l'écouter.

Elle s'appelait **Zodalte**.

Zodalte avait vécu six cents ans dans ce sarcophage, privé du monde et du rayon de soleil.

-Zodalte s'épuisait beaucoup en nous parlant sans que l'un de nous trois se rende compte. **Zodalte** nous parla comme si **elle** voulait qu'on sache tout avant que son cœur s'éteigne à jamais. **Elle** était la fille d'un dieu nommé Zoldé. Sa mère était la coupable.

Elle avait tué **Zodalte** pour pouvoir prendre le siège de la royauté, et le futur époux de **sa fille**.

Cette histoire nous semblait totalement absurde. Mais nous en fîmes aucune réflexion. **Zodalte** faiblissait au fur et à mesure que les minutes passaient. On apprit beaucoup de choses sur elle et sa famille.

Le temps s'écoulait vite à ses yeux depuis que l'on avait ouvert le sarcophage. Quelques secondes plus tard **Zodalte** tomba au sol. Malheureusement c'était fini pour **elle**. Quelques années passèrent. Mes compagnons et moi-même ainsi que M. Glidon, Nous écrivons un livre à sa mémoire.

¹⁶ La codification correspond au corpus général. L'orthographe et la mise en page ont été fidèlement restituées.

¹⁷ Il s'agit ici d'une fausse première mention puisque l'exercice consiste à écrire la suite d'une nouvelle d'E.A. Poe, intitulée « Petite discussion avec une momie », in *Nouvelles Histoires Extraordinaires*. En revanche, il est intéressant de noter que dans le texte-source, à part dans le titre, le mot *momie* n'est jamais introduit ; le narrateur emploie *le corps* ou *le défunt*. De la sorte, c'est l'élève qui nomme le corps découvert *cette momie*. Il faut également remarquer que la quasi-totalité du texte-source de Poe fonctionne sur le procédé de l'anaphore associative. En effet, une fois que *le corps* a été nommé, le narrateur en énumère les différentes parties : « *De la tête aux pieds [...]. Autour du cou [...]. La taille [...].* nous trouvâmes *les chairs [...]. La couleur* était rougeâtre ; *la peau*, ferme, [...]. *Les dents et les cheveux* paraissaient en bon état. *Les yeux [...]. Les doigts et les ongles* étaient brillamment dorés. » Au sujet des problèmes posés par l'anaphore associative, je renvoie notamment aux travaux de M. Charolles (1990-b), G. Kleiber, C. Schnedecker, L. Ujma (1994), M.-J. Reichler-Béguelin (1993-a), et plus particulièrement à G. Kleiber (1993, a et b). Celui-ci montre en effet « qu'une des questions centrales que suscite toute description de l'anaphore associative est précisément celle du rôle que jouent les connaissances stéréotypiques dans son établissement. » (1993 - a, p. 35).

Pour nous tous **Zodalte** était une légende à nos yeux.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

- BRANCA-ROSOFF, S., 1986, « De la répétition à l'écrit », in *Recherches sur le français parlé*, n°8, G.A.R.S., Publications-Diffusion de l'Université de Provence (1988), Aix-en-Provence, pp. 13-37.
- CHAROLLES, M., 1990-b, « L'anaphore associative. Problèmes de délimitation », *Verbum XIII*, pp. 119-148.
- CHAROLLES, M. & SCHNEDECKER, C., 1993, « Coréférence et identité. Le problème des référents évolutifs », in *Langages*, n° 112, pp. 106-126.
- CHAROLLES, M., 1994, « Cohésion, cohérence et pertinence du discours », in *Travaux de Linguistique*, 29, Duculot, Louvain-La-Neuve, pp. 125-151.
- CORBLIN, F., 1987, *Indéfini, défini et démonstratif. Constructions linguistiques de la référence*, Droz, Genève, Paris.
- DE WECK, G., 1991, *La cohésion dans les textes d'enfants. Etude du développement des processus anaphoriques*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, Paris.
- ELALOUF, M.-L., 1995, « Les stratégies de réécriture varient-elles selon le degré de maîtrise de la reprise anaphorique? », in *LINX*, n° spécial, vol.1, Actes du colloque international de Paris X-Nanterre : *Difficultés linguistiques des jeunes en formation professionnelle courte. Diagnostic et propositions de remédiation. De la langue au technolecte*, 19-21 décembre 1994, pp. 291-302.
- ELALOUF, M.-L., 1996, « La maîtrise de la reprise anaphorique au lycée », in *LINX*, numéro spécial en hommage à Denise Maldidier, pp. 71-90.
- FREYERMUTH, S.-A., 1996, *Des incohérences anaphoriques au mode d'expression scriptoral: plaidoyer pour un genre hybride et une profondeur du texte*. Thèse de Doctorat, Université des Sciences Humaines de Strasbourg.
- KLEIBER, G., 1986-a, « Sur les emplois anaphoriques et situationnels de l'article défini et de l'adjectif démonstratif » *Actes du XVIII Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes*, Trèves, 19 au 24 mai 1986, document de travail communiqué par l'auteur.
- KLEIBER, G., 1990-b, « Article défini et démonstratif : approche sémantique versus approche cognitive. Une réponse à Walter De Mulder. », in *L'anaphore et ses domaines*, Recherches linguistiques n° XIV, cf. supra, pp. 199-227.
- KLEIBER, G., 1990-d, « Sur l'anaphore démonstrative », in *Le discours, Représentations et interprétations*, collection « Processus discursifs », sous la direction de M. Charolles et alii, Presses Universitaires de Nancy, 54 Nancy, pp. 243-263.

- KLEIBER, G., 1992-a, « Cap sur les topiques avec le pronom *il* », in *L'information grammaticale*, 54, pp. 15-25.
- KLEIBER, G., 1993-a, « Anaphore associative, pontage et stéréotypie », in *Linguisticae Investigationes*, XVII:1, John Benjamin B.V., Amsterdam, pp. 35-82.
- KLEIBER, G., 1994-a, *Anaphores et pronoms*, Coll. « Champs linguistiques », Duculot, Louvain-La-Neuve.
- KLEIBER, G., SCHNEDECKER C. & UJMA L., 1994, in *L'anaphore associative*, Centre d'Analyse Syntaxique de l'Université de Metz, Klincksieck, Paris.
- MARANDIN, J.-M., 1986, « *Ce* est un autre. L'interprétation anaphorique du syntagme démonstratif. », in *Langages*, 81, pp. 77-89.
- MASSERON, C. & SCHNEDECKER, C., 1995, « Production des chaînes de référence et problèmes de structuration textuelle : la redénomination comme catalyseur d'une conjoncture discursive problématique », in *LINX*, n° spécial, vol.1, Actes du colloque international de Paris X-Nanterre.
- MONDADA, L. & DUBOIS, D., 1995, « Construction des objets de discours et catégorisation : une approche des processus de référenciation », in *TRANEL*, 23, pp. 273-302, Publication de l'Université de Neuchâtel.
- REICHLER-BEGUELIN, M.-J., 1995, « Alternatives et décisions lexicales dans l'emploi des expressions démonstratives », in *Pratiques*, 85, pp. 53-87.
- SCHNEDECKER, C., 1995, « Besoins didactiques en matière de cohésion textuelle : les problèmes de continuité référentielle » in *Pratiques*, 85, pp. 3-25.
- TEBEROSKY, A., 1993, Présentation de la communication de M.-J. REICHLER-BEGUELIN : « L'encodage du texte écrit. Normes et déviations dans les processus référentiels et dans le marquage de la cohésion. » in *Network on Written Language and Literacy, Second Workshop Understanding early literacy in a developmental and cross-linguistic approach*, European Science Foundation, Wassenaar, 7-9 octobre 1993. Document de travail communiqué par M.-J. REICHLER-BEGUELIN.
- WIEDERSPIEL, B., 1989, « Sur quelques aspects de la saisie démonstrative », in *Pratiques*, 85, pp. 113-125.